

Enseignement n° 7

QUELQUES DISTINCTIONS ESSENTIELLES

<i>Introduction</i>	75
<i>1. Sainteté et perfection morale</i>	77
<i>2. Blessure et infection de la blessure</i>	78
<i>3. Infection, contamination et maladies de l'âme</i>	79
<i>4. Désinfection de la blessure et sainteté : la question de la mortification</i>	80

Introduction

« Guérir est une dimension essentielle de la mission apostolique et de la foi chrétienne en général. Eugen Biser qualifie carrément le christianisme de “religion thérapeutique”, de religion de la guérison. »¹ Face à un monde blessé, l'Église ne peut pas mettre la guérison hors de son champ apostolique. Elle doit plutôt y voir un gigantesque défi : est-ce que la foi au Christ peut transformer réellement de l'intérieur la vie des personnes, notamment leur vie affective et sexuelle ? Est-ce que le Christ sauve vraiment tout l'homme d'une manière concrète ou est-ce que la foi ne fait que construire « un monde parallèle »² lointain et abstrait, coupée de la vie réelle ? Certes à cela on pourrait répondre que le but ultime de l'activité pastorale de l'Église est la *salus animarum* et il est, de fait, bon et même essentiel de le rappeler sans cesse. Mais est-ce que l'accompagnement des personnes sur le chemin du salut peut se faire sans prendre en compte tout l'homme et sans être soucieux de sa santé intégrale ? Ce n'est pas seulement la question du témoignage d'une charité qui « voit où l'amour est nécessaire et qui agit en conséquence »³ mais d'une vision juste des *animaux élus*⁴. Il est vrai

¹ *Jésus de Nazareth I*, p. 200.

² Pour reprendre l'expression de Benoît XVI dans *Deus caritas est*, 8.

³ Pour reprendre l'expression de Benoît XVI dans son commentaire de la parabole du Bon Samaritain.

⁴ Comme l'a dit Benoît à la messe chrismale du 5 avril 2012 : « Le dernier mot-clé que je voudrais encore évoquer s'appelle le zèle pour les âmes (*animarum zelus*). C'est une expression démodée qui aujourd'hui n'est presque plus utilisée. Dans certains milieux, le mot âme est même considéré comme un mot prohibé, parce que – dit-on – il exprimerait un dualisme entre corps et âme, divisant l'homme à tort. L'homme est certainement une unité, destiné avec son corps et son âme à l'éternité. Mais ceci ne peut signifier que nous n'avons plus une âme, un principe constitutif qui garantit l'unité de l'homme dans sa vie et au-delà de sa mort terrestre. Et naturellement **comme prêtres nous nous préoccupons de l'homme tout entier**, justement aussi de ses nécessités physiques – des affamés, des malades, des sans-toit. Toutefois, nous ne nous préoccupons pas seulement du corps, mais aussi des besoins de l'âme de l'homme : des personnes qui souffrent en raison de la violation du droit ou d'un amour détruit ; des personnes qui se trouvent dans l'obscurité à propos de la vérité ; qui souffrent de l'absence de vérité et d'amour. **Nous nous préoccupons du salut des hommes dans leur corps et dans leur âme**. Et en tant que prêtres de Jésus Christ, nous le faisons avec zèle.

néanmoins qu'avec la mentalité techniciste de notre temps, le danger est fort pour les prêtres de se laisser séduire par l'efficacité immédiate de certaines techniques psychologiques et de se laisser entraîner finalement dans une approche et sur un terrain qui n'est pas propre à leur ministère. La question essentielle pour le prêtre devient alors : comment se préoccuper l'homme tout entier tout en demeurant l'homme de Dieu ? Comment être transparent du Christ dans sa sollicitude pour tout l'homme tout en annonçant toujours une unique réalité, celle du Royaume de Dieu ?

En définitive le défi est celui d'élaborer **une pédagogie de la sainteté** adaptée à un monde blessé et à une culture psychologisante et répondant aux appels actuels de l'Esprit Saint à ouvrir tout grand les portes au Christ dans la certitude que la miséricorde divine veut se révéler plus que jamais à une humanité qui vit la parabole du fils prodigue. Autrement dit cette pédagogie de la sainteté doit nécessairement intégrer **une pédagogie de la pénitence** pour une guérison radicale de l'homme. Nous allons essayer de poser quelques jalons en cherchant notamment à articuler chemin de sainteté et chemin de guérison. Nous nous appuyerons pour cela sur la Parole de Dieu et sur la grande tradition mystique de l'Église. Faire du nouveau avec de l'ancien. Reprendre la grande tradition de l'Église dans une perspective nouvelle, celle d'un chemin de sainteté qui apparaisse comme le seul vrai chemin de guérison profonde de l'homme. Nous ne pourrions que tracer quelques grandes lignes sans pouvoir expliciter jusqu'au bout ce que cela signifie par rapport au chemin concret de chacun.

Nous garderons aussi présent à l'esprit que l'avenir appartient à une approche pluridisciplinaire trouvant sa cohésion autour d'une vision chrétienne de l'homme et de sa guérison au sens où Benoît XVI n'hésite pas à affirmer : « **Pour réellement guérir l'homme, il faut le concevoir dans sa totalité et savoir que sa guérison définitive ne peut venir que de l'amour de Dieu.** »⁵ La pédagogie de la sainteté adaptée à notre monde doit s'élaborer et s'exercer dans un travail d'équipe, chacun s'efforçant d'un serviteur fidèle et avisé en vivant sa mission propre tourné vers la finalité ultime c'est-à-dire Dieu lui-même et comme une collaboration avec la causalité efficiente première qu'est la grâce. La grâce prévenante de Dieu accompagne tout homme de bonne volonté dans le travail qu'il fait sur lui-même ou pour les autres. Chacun doit rester évidemment à sa place en mettant sa compétence et son activité au service de l'unique maître et médecin de l'âme et du corps, conscient qu'en dehors de lui on ne peut rien faire d'utile au salut éternel. Il s'agit de « mettre les forces de la raison au service de la guérison »⁶ que le Christ seul peut opérer.

Pour cela nous avons tous besoin, quel que soit le type d'aide que nous pouvons apporter aux autres pour les aider à grandir, c'est d'entrer dans un regard de sagesse permettant de percevoir le sens de notre travail dans la perspective du Royaume. Dans ce regard de sagesse nous chercherons notamment à montrer les points de jonction entre une approche psychologique et une approche spirituelle en vue d'une meilleure coopération.

⁵ *Jésus de Nazareth* I, p. 201.

⁶ Au sens où comme l'a dit Benoît XVI : « L'acte de guérir grâce au pouvoir divin est un appel à croire en Dieu et à mettre les forces de la raison au service de la guérison. » (*Jésus de Nazareth*, p. 201).

Avant de voir comment il est possible pour l'homme blessé et malade d'avancer sur un chemin de guérison radicale qui s'inscrit dans la grande tradition pénitentielle et mystique de l'Église, nous allons d'abord faire, dans ce premier enseignement, quelques distinctions pour éclairer le lien entre la sainteté et la guérison. Nous commencerons par préciser ce que signifie sainteté en distinguant bien celle-ci de la perfection morale.

1. Sainteté et perfection morale

« Recherchez la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur » (Hb 12, 14) La sainteté est la condition nécessaire et suffisante pour voir Dieu. Elle est essentiellement une question de pureté du cœur (cf. Mt 5, 8) autrement dit d'appartenance à Dieu, d'offrande de soi à Dieu dans l'abandon. **Passer d'une vie centrée sur soi à une vie centrée sur Dieu** pour trouver notre joie dans un autre que nous-même en nous laissant fasciner par lui⁷. Benoît XVI aime parler de l'amour comme « exode permanent allant du je enfermé sur lui-même vers sa libération dans le don de soi » (*Deus caritas est*, 6)⁸. **C'est le miracle de l'amour véritable : trouver sa joie en un autre que soi**, préférer Dieu à notre propre perfection morale. D'une part la sainteté se décide dans notre cœur, lieu de la recherche et de l'ouverture et d'autre part, c'est toute notre humanité qui est appelée à être consacrée à Dieu. Nous sommes appelés à nous offrir à Dieu avec tout nous-même. Or on ne peut donner que ce que l'on possède, on ne peut offrir que ce que l'on voit. Certes on peut faire sous l'action de l'Esprit une offrande totale de soi à Dieu sans être au clair sur soi, mais vient un moment où Jésus nous demande de nous ouvrir à sa lumière pour aller plus loin dans l'offrande concrète de notre humanité. Question à creuser.

Dans cette lumière de la sainteté comprise comme exode, extase, on comprend mieux le **danger d'une perfection morale recherchée pour elle-même**. Danger de rester centré sur soi à la recherche d'un idéal de soi. D'où l'insistance de saint Jean de la Croix sur le fait de préférer Dieu aux biens moraux (vertus morales) et même spirituels (charismes). Néanmoins nous sommes aussi appelés à « être parfaits comme notre Père céleste est parfait » pour « devenir ses fils » (cf. Mt 5, 45). Il y a une perfection qui peut et doit être recherchée : celle de la charité, indissociable de la foi et de l'espérance. La question qui se pose est de savoir **dans quelle mesure le chemin de la perfection dans la charité divine exige une croissance au niveau des vertus humaines**. Rappelons-nous que « les êtres humains s'édifient eux-mêmes et grandissent de l'intérieur : ils font de toute leur vie sensible et spirituelle un

⁷ Au sens où comme l'explique Benoît XVI : « Le saint est celui qui se laisse tellement fasciner par la beauté de Dieu et par sa vérité parfaite qu'il en est progressivement transformé. **Pour cette beauté et cette vérité, il est prêt à renoncer à tout, même à lui-même** » (Benoît XVI, *Messe pour la clôture de l'Année de l'Eucharistie*, le 23.10.2005, O.R.L.F. N. 43 – 25 octobre 2005).

⁸ L'exercice le plus profond de notre liberté réside dans cette ouverture de notre cœur, ce consentement intérieur à l'Amour divin qui s'offre à nous. Se laisser toucher, saisir, pénétrer. Marie est le modèle de cette « passivité » pleinement active comme aime à le souligner Benoît XVI : « ... cette "passivité" de Marie, qui est depuis toujours et pour toujours l'"aimée" du Seigneur, implique son libre consentement, sa réponse personnelle et originale : **dans le fait d'être aimée, en recevant le don de Dieu, Marie est pleinement active**, car elle accueille avec une disponibilité personnelle la vague de l'amour de Dieu qui se déverse sur elle » (*Messe pour la remise de l'anneau aux nouveaux Cardinaux*, le 25 mars 2006, O.R.L.F. N. 13 – 28 mars 2006).

matériau de leur croissance. Avec l'aide de la grâce ils grandissent dans la vertu, évitent le péché et s'ils l'ont commis, s'en remettent comme l'enfant prodigue (cf. Lc 15, 11-31) à la miséricorde de notre Père des Cieux. Ils accèdent ainsi à la perfection de la charité. » (CEC 1700)⁹. Comme le dit Benoît XVI : « **Pour que l'homme puisse parvenir à percevoir Dieu, les forces de son existence doivent agir ensemble.** »¹⁰ Cela rejoint la question de la purification des sens telle que saint Jean de la Croix la comprend comme première étape avant la purification de l'esprit, plus profonde. Il faut nous réconcilier avec les « vertus morales » en percevant que celles-ci ne sont pas là pour satisfaire notre besoin d'être quelqu'un ou notre désir d'autonomie, mais qu'elles « disposent toutes les puissances de l'être humain à communier à l'amour divin » (CEC 1804). Il nous faut travailler à acquérir les vertus à commencer par les vertus « évangéliques »¹¹ en vue de laisser les vertus théologiques se déployer et rayonner davantage sur « toutes les puissances » de notre être humain.

2. Blessure et infection de la blessure

Par rapport à la guérison de notre humanité, tout dépend ce que l'on entend par guérison. Il faudrait se mettre d'accord. Si l'on entend par guérison **cette guérison radicale qu'est la guérison de notre cœur malade et compliqué**, alors il est clair que la guérison et la sainteté se rejoignent dans la notion d'union à Dieu, celle-ci se réalisant dans notre cœur : « Seul le chemin d'union progressive avec lui (Dieu) constitue le vrai processus de guérison de l'homme. »¹² Il s'agit au fond de retrouver un cœur d'enfant tout ouvert à l'amour pur et gratuit du Père. Par contre, si l'on entend par guérison le fait de retrouver un état de bien-être émotionnel ou de force psychique, il faut alors bien distinguer celle-ci de la sainteté. Il est clair, en effet, que ce n'est pas la souffrance ou l'infirmité ou la faiblesse qui, en elles-mêmes, peuvent nous empêcher de nous unir à Dieu en nous abandonnant totalement à Lui. Bien au

⁹ On pourrait citer aussi à ce sujet 2P 1, 5-8 : « Apportez encore tout votre zèle à **joindre à votre foi la vertu**, à la vertu la connaissance, à la connaissance la tempérance, à la tempérance la constance, à la constance la piété, à la piété l'amour fraternel, à l'amour fraternel la charité. En effet, si ces choses vous appartiennent et qu'elles abondent, elles ne vous laisseront pas sans activité, ni sans fruit pour la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ. »

¹⁰ *Jésus de Nazareth* I, p. 114.

¹¹ C'est-à-dire **l'humilité, la douceur et la patience**. Ce sont les vertus que le Christ a exercé dans sa passion et que Benoît XVI aime appeler les « **vertus christologiques** ». Elles sont en même temps pour lui des « vertus ecclésiales », les « vertus de l'unité » comme il l'a expliqué aux prêtres de Rome en commentant Ép 4, 1-2 (« Je vous exhorte donc, moi le prisonnier dans le Seigneur, à mener une vie digne de l'appel que vous avez reçu : **en toute humilité, douceur et patience**, supportez-vous les uns les autres avec charité ; appliquez-vous à conserver l'unité de l'Esprit par ce lien qu'est la paix. ») : « Être fidèles à l'appel du Seigneur implique de découvrir ce « nous » dans lequel et pour lequel nous sommes appelés, ainsi **qu'aller ensemble et réaliser les vertus nécessaires**. L'« appel » implique le caractère ecclésial, il implique donc la dimension verticale et horizontale, qui sont inséparables (...). En ce sens, saint Paul illustre l'appel avec cette finalité : un Dieu unique, seul, mais avec cette direction vers l'avenir ; l'espérance est dans le « nous » de ceux qui ont l'espérance, qui aiment à l'intérieur de l'espérance, avec **certaines vertus qui sont précisément les éléments du fait de marcher ensemble**. (...) Il est logique que la liste de ces vertus, qui sont des vertus ecclésiales, christologiques, les vertus de l'unité, aille vers l'unité explicite : « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous » (Ép 4, 5). » (*Lectio divina*, le 23 février 2012).

¹² Jésus de Nazareth, p. 200.

contraire **la fragilité psychique peut être la matière d'un chemin de sainteté** comme aussi les souffrances morales et psychiques, les béances dues aux péchés de nos parents¹³.

Néanmoins nos blessures peuvent être aussi le lieu d'une infection pour prendre une analogie avec les blessures corporelles. Il faut **bien distinguer la blessure et l'infection de la blessure**. Qu'est-ce que j'ai fait du mal qu'on m'a fait ? Nos souffrances de cœur restent rarement pures. Elles s'infectent facilement par une réaction intérieure mauvaise (comme peut l'être le ressentiment, la haine de la personne qui nous a blessés) liée elle-même à de profondes tendances au mal dues au péché originel. Il y a en chacun de nous un fond d'égoïsme et d'orgueil, un esprit de possession et de domination. Sans la grâce prévenante de Dieu **nous réagissons mal au mal sans en être nécessairement conscients**.

Par rapport au mal auquel nous réagissons, il faudrait ici faire une distinction entre le mal du péché avec la puissance destructrice qui lui est propre et qui dépasse ce que nous pouvons humainement imaginer, blessant toujours d'une manière ou d'une autre le cœur, et le mal psychique et physique comme simple privation d'un bien. Ainsi la réaction à un deuil n'est la même que la réaction à un divorce comprenant de la haine. Cela rejoint **la question de notre capacité à pardonner** c'est-à-dire à aimer d'un amour suffisamment grand pour assumer et consumer le mal dans la souffrance. En réalité le Christ seul peut ouvrir la voie du pardon que la personne soit croyante ou non.

3. Infection, contamination et maladies de l'âme

Pour continuer l'analogie avec la blessure corporelle, disons que **le pus** qui s'est développé dans la blessure du cœur¹⁴ va **contaminer notre vie psychique** comme un « poison mortel »¹⁵, une « racine vénéreuse qui pollue tout »¹⁶. De là découlent toutes sortes de tendances psychiques désordonnées, autrement dit des tendances pathologiques que l'on peut appeler des maladies de l'âme. **On passe d'un cœur blessé à une âme malade**. Il me semble important de distinguer l'infection première, le poison mortel du péché intérieur, des tendances psychiques désordonnées qui en découlent. Ainsi par exemple une personne blessée par un père violent peut nourrir intérieurement du ressentiment contre lui et ce poison du ressentiment va contaminer sa vie psychique et provoquer des tendances pathologiques à la colère notamment contre les hommes ou contre toute forme d'autorité.

¹³ Cela dit **il ne faut pas opposer nécessairement la recherche d'un mieux-être, d'une plus grande harmonie avec un chemin spirituel**. L'expérience montre, en effet, que certaines personnes non croyantes peuvent commencer une thérapie simplement parce qu'elles se sentent mal dans leur peau et qu'après avoir retrouvé un certain équilibre elle se trouvent davantage disposées à aller plus loin. La thérapie a dégagé le terrain, les a amenés à se poser des questions plus essentielles. La grâce prévenante de Dieu aidant, elle en arrivent finalement à commencer un vrai chemin spirituel.

¹⁴ Nous trouvons une confirmation de cette analogie dans le *Catechismus Romanus* : « De même en effet qu'on ouvre avec le fer un ulcère qui est enflé, afin que le pus qu'il renferme puisse en sortir, ainsi **le scalpel de la Contrition**, – si l'on peut parler de la sorte – **ouvre les cœurs pour en faire sortir le poison mortel du péché** » (2, 22, 1).

¹⁵ Pour reprendre l'expression du *Catechismus Romanus* en précisant qu'il y a un antidote.

¹⁶ Pour reprendre une expression de Benoît XVI utilisée à propos du péché.

4. Désinfection de la blessure et sainteté : la question de la mortification

Si par guérison de la blessure nous entendons d'abord la désinfection de celle-ci, rendant possible une cicatrisation, et non pas l'effacement de tous les troubles qui ont découlé de cette infection première, alors sainteté et guérison sont intimement liées comme aussi conversion et guérison. L'important est de parvenir à purifier **la racine de nos actes**. C'est ainsi que les passions mauvaises sont crucifiées en nous : en allant jusqu'à extirper leur racine qui est la réaction mauvaise première avec le « scalpel de la Contrition » pour reprendre l'expression du *Catechismus romanus* : « Ceux qui appartiennent au Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. » (Ga 5, 24)¹⁷. La contrition parfaite est un acte de charité nous faisant détester souverainement le mal dans la lumière de l'Esprit qui nous le fait voir dans toute son horreur et sa profondeur comme offense à l'Amour divin. Ainsi sommes-nous libérés de tout complicité intérieure à des passions mauvaises¹⁸. C'est bien alors de notre sainteté qui est appartenance à Dieu dont il s'agit. Garder une complicité intérieure à une passion mauvaise, c'est garder un fil à la patte qui nous empêche de voler vers Dieu pour reprendre une image traditionnelle. On retrouve là la nécessité de la mortification des passions et des convoitises de la chair telle qu'elle est présente dans l'Écriture : « **Mortifiez donc vos membres terrestres** : fornication, impureté, passion coupable, mauvais désirs, et la cupidité qui est une idolâtrie ; voilà ce qui attire la colère divine sur ceux qui résistent. » (Col 3, 5-6). Il s'agit de mourir à nos passions, d'en être détaché au fond de notre cœur, de « passer de l'idolâtrie des passions à l'accueil de l'amour » pour reprendre une expression de Florence. Cela ne peut se faire sans des actes concrets volontaires de renoncement, ce qui nous renvoie à la question de la pénitence et de la tradition ascétique de l'Église. On pourrait réfléchir ici au lien avec l'approche comportementaliste.

Par contre **il peut rester certains mauvais plis** dans notre être psychique et physique sans que cela nuise à notre sainteté. Ainsi certains saints ont gardé des défauts de caractère les obligeant à une humble vigilance du cœur dans la conscience de la faiblesse de la chair. Mais ces tendances désordonnées privées de racine n'ont plus le même poids. Elles ne provoquent pas les mêmes tiraillements intérieurs. On a affaire à ce moment-là à **du « psychique pur » sans lien avec la vie théologale** qui se forme dans notre cœur. Il peut y avoir aussi des troubles psychiques purs dus à des problèmes physiologiques. Ainsi certains médicaments provoquent des états dépressifs. Mais il ne faut pas mettre sur le même plan ces troubles superficiels sur le même plan que ceux dus à des passions profondément enracinées dans le cœur comme peut l'être la colère liée à un ressentiment intérieur. Ceux qui prétendent que la croissance de la vie théologale n'a rien à voir avec la lutte contre les passions de la chair ne confondent-ils pas ces deux choses ? C'est là une question de grande importance pastorale : on n'accompagne pas de la même manière quelqu'un qui est dans la complaisance par rapport à son péché et quelqu'un qui tombe par pure faiblesse.

¹⁷ On pourrait citer à ce sujet là aussi Ép 4, 31 : « Aigreur, emportement, colère, clameurs, outrages, tout cela doit être extirpé de chez vous, avec la malice sous toutes ses formes. » Extirper en arrachant la racine.

¹⁸ Sans nécessairement en avoir compris intellectuellement la racine.